

tenant esquisser à grands traits la carrière de l'homme. Elle l'a été souvent, mais il n'est pas superflu de refaire cette besogne, sans animosité, sans esprit d'injustice, rien que dans un but d'utilité publique.

Autrefois, il y a près d'un quart de siècle, et alors que le gouvernement de Mackenzie était au pouvoir, le propriétaire du *Canadien*—publié à Québec—eut besoin d'un écrivain pour mener une campagne infernale contre ce gouvernement.

Personne à Québec ne voulut accepter la tâche dans les conditions où on la voulait : personne à Montréal, non plus. En cherchant dans les coins et recoins, on découvrit à Saint-Lin un homme qui avait déjà donné des preuves de son savoir-faire. Tarte fut donc importé à Québec.

Il s'essaya d'abord la main contre M. Cauchon — son parent — dont tout le tort consistait à avoir déserté les rangs conservateurs pour donner *fair play* à la nouvelle administration libérale.

Puis il inventa l'infamie et l'influence indue ; c'est-à-dire qu'il amena une partie du clergé contre le parti libéral, et son premier succès fut de faire battre M. Pierre A. Tremblay, l'un de nos plus vaillants champions, par sir Hector Langevin.

Mis en goût par cette réussite, il prépara et amena la défaite de Wilfrid Laurier dans Drummond-Arthabaska, enrayant ainsi à ses débuts une carrière qui devait être si précieuse pour les libéraux.

A-ssez longtemps après une ridicule tentative de se faire élire à Québec-Contre, notre homme se fait choisir à Bonaventure. C'est le point de départ d'une série de trahisons et de méfaits. Il lâcha Chapleau lors de la vente du chemin de fer du Nord, pour des raisons qui ne sont pas d'ordre public ; il lui revint grâce aux savants arguments employés par L. A.

Senécal. Entre temps, il tripota au conseil de ville de Québec. Le jour de la pendaison de Riel, il se joint au parti national ; quelques semaines plus tard, il tire à boulets rouges sur ce parti.

Plus tard, Tarte n'ayant pu obtenir de sir Hector Langevin que ce dernier lui achète les papiers qu'il possédait au sujet de McGreevy, il se fit élire comme conservateur dans Montmorency, puis dans l'Islet et monta à Ottawa, appuyé en cachette par Chapleau qui voulait la ruine de Langevin. Mais, un jour, voyant les chances du parti libéral grandir, il passa dans le camp de Laurier et intrigua de façon à arriver au poste de meneur en chef. Après la victoire du 23 juin 1896, il s'imposa comme ministre et il n'a depuis ce temps-là cessé de faire la guerre aux vrais libéraux.

S'il avait cru que le parti libéral fut le moins en danger à cette élection-ci, soyez certains qu'il aurait trouvé un moyen de lâcher M. Laurier et de lui faire le plus grand mal. Il n'y a pas encore bien longtemps, ne complotait-il pas secrètement avec M. Chapleau ? Que signifiait cela ?

Allez-vous, électeurs libéraux de Sainte-Marie, élire un homme qui, au premier signe de baisse dans le parti, se tournera et usera contre lui les moyens que lui aura fourni le haut poste occupé par lui ?

VIEUX-ROUGE.

LE SALUT ETAIT LA.

Combien succombent à une inflammation de poumons qui auraient trouvé le salut dans le BAUME RHUMAL pris en temps 110

Abonnez-vous au REVEIL.